

---

Jacques-Olivier Boudon, *La campagne d'Égypte*, Paris, Belin, 2018, 320 p.

Jean-François Figeac

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/11655>

ISSN : 1773-0201

**Éditeur**

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2019

Pagination : 263-266

ISSN : 0395-9317

**Référence électronique**

Jean-François Figeac, « Jacques-Olivier Boudon, *La campagne d'Égypte*, Paris, Belin, 2018, 320 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 98 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 24 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/11655>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 mars 2020.

© Tous droits réservés

---

## Jacques-Olivier Boudon, *La campagne d'Égypte*, Paris, Belin, 2018, 320 p.

Jean-François Figeac

---

- 1 Il n'est pas facile pour tout historien d'écrire sur des sujets qui ont été l'objet par le passé à la fois d'études poussées et de grandes synthèses faisant encore autorité. En s'intéressant à la campagne d'Égypte, pendant exotique de la campagne de Russie sur laquelle il s'était penché il y a quelques années, Jacques-Olivier Boudon était conscient de ce défi. En effet, Henry Laurens<sup>1</sup> ou plus récemment Juan Cole<sup>2</sup> sont considérés comme ayant réalisé des synthèses particulièrement abouties, intégrant le regard des Français mais également celui des Ottomans et des Égyptiens, afin de montrer l'affrontement de deux cultures mais aussi l'adaptation des Français au contexte local.
- 2 Néanmoins, ces historiens, tout en étudiant exhaustivement l'expédition française, ne donnaient pas la primauté au fait militaire et à l'expérience des combats. En effet, la profusion des témoignages sur « la campagne militaire qui, avec celle de Russie, a donné lieu à la publication du plus grand nombre de Mémoires » (p. 11) invitait à creuser une telle approche. C'est cet angle d'attaque novateur dans l'histoire de ce conflit qui est employé par l'auteur qui nous offre ici un récit stimulant et original de la campagne militaire française qui est avant tout incarnée par des hommes. Le parcours de ces derniers, officiers ou simples soldats, marins ou membres de la commission scientifique, est retracé par l'auteur avec la rigueur et la méticulosité que nous lui connaissons. Au-delà de la diversité des trajectoires, des points communs sont bien visibles dans les destinées des uns et des autres. Ainsi, l'armée qui s'embarque à Toulon, de Marseille, de Gênes et de Civitavecchia est jeune. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les généraux : Bonaparte, Lannes, Desaix ou encore Reynier ne sont pas encore âgés de trente ans. Mais, dans le même temps, elle est expérimentée : beaucoup de soldats ont connu leur première expérience militaire au cours de la levée en masse de l'an I et se sont aguerris sous le commandement de Bonaparte en Italie. En effet, cette nouvelle campagne, qui se prépare et dont l'objectif n'est connu par la majorité des troupes que durant la traversée, se situe dans le prolongement des guerres

révolutionnaires et les soldats « ont l'habitude de la guerre, mais ils se considèrent aussi comme les propagateurs de l'idéologie révolutionnaire » (p. 20).

- 3 Après la prise de Malte, point d'appui essentiel pour le contrôle de la Méditerranée qui « doit servir de base arrière à l'expédition d'Égypte » (p. 36), l'armée française s'empare d'Alexandrie, puis vainc les Mamelouks à la bataille des Pyramides (20 juillet 1798), avant de voir sa flotte anéantie à la bataille d'Aboukir (1<sup>er</sup> août). Dès lors, l'armée d'Orient étant prisonnière de sa conquête, l'obligation lui est faite de développer sa colonie pour faire accepter la présence française. C'est ce que fait Bonaparte en mettant en place un nouveau découpage administratif, tout en tentant de s'attacher les élites locales (en particulier les cheiks et les *ulemas*) qui participent à cette réforme, en créant un *divan*, d'abord au Caire, puis dans toute l'Égypte. Cette politique passe par l'adjonction aux troupes françaises de troupes auxiliaires, au premier rang desquelles on retrouve des mamelouks qui composent bientôt une légion d'élite dont certains membres, comme Roustam, sont dans l'entourage de Bonaparte. Le général en chef essaie aussi de s'allier le petit peuple en se faisant passer dans plusieurs proclamations comme l'ami de l'Islam et le réalisateur des desseins d'Allah face à la corruption ottomane.
- 4 Néanmoins, le greffon ne prend pas et les révoltes sont nombreuses dès le mois d'octobre 1798. Comme le rappelle très justement l'auteur, elles sont diverses, certaines sont urbaines (la *fitna* du Caire) ou d'autres plus rurales et provinciales (révolte d'Hassan Toubar près du lac Menzaleh), mais toutes ont pour point commun de mettre en avant le *djihad* contre les Infidèles ainsi que les transformations fiscales engendrées par la présence française. Face à cette impossibilité de dialogue, la répression française apparaît impitoyable, ce qui permet à Jacques-Olivier Boudon d'avoir des développements très originaux et bienvenus sur les violences de guerre dans une perspective d'histoire anthropologique du fait militaire. Les atrocités se font des deux côtés et sont présentes aussi bien en Égypte qu'en Syrie. Certaines pratiques de l'armée ottomane comme la décapitation ou la sodomie conduisent à un durcissement des violences françaises. Lors de la prise de Jaffa, les prisonniers turcs comme de nombreux civils sont massacrés, ce qui permet aux Britanniques de commencer à élaborer la légende noire de Napoléon Bonaparte. Le sort des prisonniers, et notamment des femmes souvent violées, n'est guère enviable lors de la prise des villes par les Français.
- 5 Cette violence quotidienne ainsi que les nombreuses pertes subies par les Français (40 % du contingent sur l'ensemble de la campagne selon l'auteur), contribuent à entraîner un véritable « *spleen* de l'armée » (p. 165), présent chez les soldats comme au sein de l'état-major. Celui-ci est à la proportion de leur déception après l'arrivée des troupes sur le sol d'Égypte. Vues comme un pays de Cocagne comme l'Égypte antique, les terres où débarquent les Français sont pauvres, inhospitalières et insalubres (la peste fera autant de ravages que les batailles). Ainsi, beaucoup de militaires qui s'estiment dupés n'ont plus qu'un désir : rentrer en France. Le désarroi à la suite de la séparation de leur famille ou de leur compagne est particulièrement visible dans leur correspondance. Pour eux, l'Expédition d'Égypte ne constitue pas le début d'un rêve orientaliste mais bel et bien la fin de ce dernier.
- 6 Néanmoins, comme le souligne l'auteur, le jugement doit être plus nuancé en ce qui concerne les scientifiques. Si certains, comme Geoffroy Saint-Hilaire, sont déçus par rapport à ce qu'ils attendaient, d'autres, comme Vivant-Denon, s'extasiaient devant les ruines de Thèbes où « c'est l'émerveillement, partagé par l'armée » (p. 126). Surtout, ils

incarnent la réussite d'une coopération inédite avec des militaires qui essaient de les comprendre comme ils tentent de comprendre les autochtones. Bien que des tensions reviennent régulièrement entre les généraux et les savants, les premiers font en sorte que les seconds puissent s'adonner sereinement à leurs recherches, y compris après le départ de Bonaparte. Il résulte de ces travaux deux créations majeures, l'Institut d'Égypte, fondé au Caire sur le modèle de l'Institut de France et *La Description de l'Égypte*, véritable monument digne de l'*Encyclopédie* devant consigner l'ensemble des connaissances acquises sur l'Égypte ancienne et moderne.

- 7 Nonobstant cette réussite, la campagne se solde par un échec sur le plan militaire. Dans l'incapacité à prendre Saint-Jean d'Acre et donc dans l'impossibilité de s'emparer de la Syrie, Bonaparte rentre en France pour réaliser son coup d'État tout en bénéficiant d'un succès écrasant sur les troupes ottomanes à Aboukir (25 juillet 1799). Son successeur Kléber, n'obtenant pas de nouvelles, décide de traiter avec l'Empire Ottoman, car il est pleinement conscient de l'incapacité française à rester maître de l'Égypte en l'absence de renforts. Menou, qui lui succède après son assassinat, a, au contraire, une réelle vision coloniale, passant par une intégration accrue des Égyptiens dans l'administration, ainsi que par le métissage qu'il s'applique à lui-même en épousant la fille d'un notable de Rosette. Néanmoins, il est contesté au sein de l'état-major qui lui reproche son incompétence en matière stratégique, « sa faible popularité au sein de l'armée tenant aussi à sa conversion à l'islam » (p. 220). Il ne peut empêcher les divisions au sein de l'armée et doit capituler devant les Anglais à Alexandrie en septembre 1801.
- 8 L'expédition était finie, la légende pouvait ainsi commencer à se mettre en place. Jacques-Olivier Boudon évoque cette dernière dans son dernier chapitre sur « le retour d'Égypte ». Elle est propagée dans les mémoires que rédigent les soldats et les scientifiques dès leur retour en France. L'épopée orientale marque durablement l'identité de ces hommes, comme le capitaine François qui meurt en 1853. On inscrit sur sa pierre tombale le titre de « dromadaire d'Égypte ». Si les membres de l'expédition ont été déçus par leur voyage, l'expédition d'Égypte marque une reviviscence de l'orientalisme et un essor de l'égyptomanie, visible dans le quotidien, des fontaines parisiennes construites en 1806 (comme par exemple celle visible encore aujourd'hui à la sortie de la station de métro Vaneau) jusqu'au mobilier égyptianisant que l'on retrouve dans les intérieurs de la noblesse d'Empire.
- 9 L'expédition d'Égypte, tout comme sa postérité politique et culturelle en France, sont ainsi relatées dans un style clair et limpide qui permet à l'auteur d'adopter un ton littéraire tout en gardant toute la rigueur requise dans ce genre d'ouvrage. En effet, le lecteur a l'impression de s'embarquer avec les soldats à Toulon, est témoin des combats dans les sables brûlants du désert ou reste interdit devant la description des atrocités commises des deux côtés. En redonnant la parole à ces témoins oubliés pendant trop longtemps, ce que n'avait pas fait Henry Laurens, Jacques-Olivier Boudon nous montre une fois de plus que la précision et la rigueur scientifique ne sont pas incompatibles avec une histoire vivante et incarnée, dans laquelle le spécialiste de la question d'Orient tout comme le lecteur curieux et désireux de mieux connaître cette entreprise intrigante et mystérieuse du Directoire, y trouveront chacun leur compte.

---

## NOTES

1. Henry Laurens, *L'Expédition d'Égypte 1798-1801*, Paris, Le Seuil, 1997.
  2. Juan Cole, *Bonaparte et la République française d'Égypte*, Paris, La Découverte, 2007 ; Juan Cole, *La véritable histoire de l'expédition d'Égypte*, Paris, La Découverte, 2017.
- 

## AUTEUR

**JEAN-FRANÇOIS FIGEAC**

université Paris-1 Panthéon-Sorbonne  
Centre d'Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle